



Maître, une dame désire vous parler.

(Page 2778).

C. I.

LIVRAISON 349

mari à la patrie, on vous a fixé une pension de cinq cents francs par mois. Je vous apporte les documents et je vous prie d'accepter.

Louise ne répondit pas.

Elle croyait rêver.

Une pension ? On voulait lui donner une pension, parce que son mari avait fait des faux ?

Il devait y avoir erreur.

Elle regarda Lennéger.

— On veut me donner une pension ?

Sa voix était à peine perceptible.

Lennéger affirma d'un signe de tête.

— Regardez vous-même madame, voilà les papiers.

Louise prit son lorgnon et lut rapidement le document que Lennéger lui avait donné. Puis elle secoua négativement la tête.

— Je ne peux pas accepter cela. C'est impossible.

— Mais on l'a décidé pour vous, madame. Ce soir tous les journaux vont en parler. Tout le monde doit savoir, que les erreurs de votre mari ont été commises dans l'intérêt de la patrie et qu'on ne les considère pas comme un crime. On veut honorer le mort. L'Etat lui fera ériger un monument. Tout est déjà préparé pour cela...

Louise ferma les yeux.

Comme c'était laid !...

On laissait mourir au bagne un pauvre innocent comme le capitaine Dreyfus et on récompensait par un monument et une pension un criminel !...

Mais elle savait pourquoi on faisait cela.

On ne voulait pas admettre qu'on avait condamné injustement Alfred Dreyfus, on voulait montrer au peuple un criminel...

Secouée d'un frisson d'horreur, Louise leva les deux mains.

— Non, je ne prendrais pas cet argent !

— Mais madame, vous ne pouvez pas refuser... cela attirerait trop l'attention ! Voulez-vous que tous les journaux traînent votre nom et celui de votre mari dans la boue ? Vous avez le pouvoir d'éviter tout cela et je vous le déclare ici, il ne faut pas juger un mort. Ce qu'il a fait, il l'a fait pour le service de la patrie et il l'a expié, madame !

Louise baissa la tête et réfléchit.

— N'avait-il pas raison, de lui conseiller d'accepter ?

Elle avait fait le premier pas, en déposant la plainte en diffamation contre Reinach.

N'était-elle pas forcée de continuer sur cette route ?

Elle entendait la voix de son mari :

— Si tu m'aimes, fais-moi ce sacrifice !

Et elle l'aimait, elle l'aimait plus que tout au monde.

Malgré tout ce qu'il avait fait.

Maintenant qu'il s'agissait de sauver son honneur devant le monde, avait-elle le droit de refuser ?

Elle inclina la tête :

— J'accepte, monsieur. Et je donnerais cet argent à une institution pour les pauvres.

Lennéger prit congé et partit très satisfait du résultat de sa visite

CHAPITRE CCCXCIII

UNE NOUVELLE INTRIGUE

Le colonel Picquart avait fait faire ses malles.

Il voulait quitter Paris, oublier toutes ces infamies, ne plus voir personne...

On l'avait chassé, on ne voulait pas lui permettre de lutter pour la vérité.

Dégoûté, il avait décidé de se retirer à la campagne, pour ne plus rien savoir des intrigues qui avaient troublé sa vie...

Il ne voulait plus rien... que la paix...

Devant sa grande glace, il s'arrêta un instant et se regarda.

Un sourire ironique apparut sur son visage, lorsqu'il se vit vêtu en civil.

Ses ennemis en étaient arrivés là : il avait été forcé de quitter son uniforme !...

Mais, maintenant, il était trop tard pour réfléchir, tout cela n'avait plus de sens.

Les autres étaient les vainqueurs et ils se réjouissaient de leur infâme victoire.

Combien de temps cela pouvait-il durer ?

Tous ces événements n'étaient qu'une épreuve ; s'il existait vraiment une justice, bientôt lui viendrait le jour qui anéantirait tous ceux qui criaient victoire et riaient de sa défaite.

Le colonel Picquart prit son manteau et son chapeau et appela son ordonnance.

— Va me chercher une voiture, Jean et descends mes valises.

— Très bien, mon colonel.

La voix morne de l'ordonnance frappa Picquart et il le regarda de plus près. Le jeune soldat était triste et pâle.

Picquart s'approcha de lui et lui mit la main sur l'épaule :

— Qu'as-tu ? demanda-t-il en souriant.

Jean ravala ses larmes, qui lui coupaient la parole et essaya en vain de répondre.

Picquart hocha tristement la tête.

— Mais Jean, qu'est ce que cela signifie

— Je suis très triste de vous voir partir.

— Tu te plais auprès de moi, Jean ?

— Vous le savez bien, colonel. Je ne trouverais jamais plus un maître tel que vous.

— Ne dis pas de bêtises, il y en a d'autres.

— Oh ! non, mon colonel, insista l'ordonnance.

Picquart fut ému.

— Je suis heureux que tu aies été content de me voir et je te remercie de ton dévouement...

— Quand reviendrez-vous, mon colonel ?

— Pourquoi veux-tu le savoir ?

— Parce que j'voudrais reprendre du service chez vous, mon colonel.

Picquart sourit.

— N'espère pas cela, Jean. Je quitte l'armée et j'ai peu d'espoir d'y rentrer. Mais dépêche-toi, maintenant ; va me chercher une voiture, je ne voudrais pas rater mon train.

Jean s'avancait vers la porte, lorsque la sonnette de l'entrée retentit. Le colonel Picquart étonné, tendit l'oreille.

— Qui cela peut-il être ?

Jean sortit et revint peu après en disant :

— Il y a dans l'entrée deux messieurs, qui désirent vous parler, mon colonel.

Agacé, Picquart répondit.

— Pourquoi n'as-tu pas dit que je partais ?

— Je l'ai dit mon colonel, mais ils ont insisté...

Picquart fronça les sourcils et réfléchit un instant :

— C'est bien, fais-les entrer.

L'ordonnance sortit et revint précédant les deux visiteurs. Picquart, qui ne les connaissait pas, les fixa d'un regard interrogateur et demanda :

— Vous désirez messieurs ?

L'un des hommes ouvrit son pardessus et montra

au colonel une carte d'inspecteur de police, puis il déclara :

— Nous avons l'ordre de vous arrêter, mon colonel. Picquart les regarda, d'un air incrédule :

— M'arrêter ? Et pourquoi ?

— Voici le mandat d'amener, répondit l'homme lui tendant un papier.

Picquart le prit, le déplia et en lut rapidement le contenu. Puis il se tourna vers le commissaire :

— Pour quelle raison veut-on m'arrêter ?

Celui-ci haussa les épaules :

— Je n'ai pas le droit de vous donner des explications, mon colonel. Vous le saurez en son temps. Je dois seulement vous prier de nous suivre.

Picquart vit qu'il était impossible de s'y refuser. Il devait obéir à l'ordre que l'inspecteur lui présentait.

— C'est bien, messieurs je vous suis.

Bouleversé, Jean regardait sans comprendre, le colonel et les deux messieurs qui s'apprêtaient à sortir.

Picquart se retourna vers lui :

— Si quelqu'un me demande, Jean, tu diras qu'on m'a arrêté une fois de plus et qu'on en connaîtra les raisons certainement par les journaux. Tu peux défaire les bagages car je ne pars plus.

Et, escorté par les deux policiers, il quitta l'appartement.

Pendant le trajet, Picquart essaya en vain de trouver une raison à son arrestation. Tout cela était pour lui un mystère et il finit par penser, qu'on voulait simplement l'enfermer, pour le rendre inoffensif.

Lorsqu'il arrivèrent à la Santé, on le conduisit dans une salle d'attente où étaient déjà groupés des hommes de mine patibulaire.

Chaque nouvel arrivant était reçu par d'ignobles plaisanteries et des gros mots.

Picquart s'indigna :

— Etait-il donc un criminel, pour qu'on l'enfermât avec de pareilles gens.

Les minutes passaient lentement.

Il regarda la pendule dont les aiguilles semblaient ne pas avancer sur le cadran. N'attendait-il pas depuis une éternité. Et on ne pensait toujours pas à l'interroger.

De temps en temps un policier apparaissait, appelait un des détenus dans une pièce voisine dans laquelle un commissaire examinait les papiers.

Lorsque la porte s'ouvrit à nouveau, Picquart, qui avait espéré en vain s'entendre appeler cette fois, dit au policier:

— Combien de temps allez-vous me laisser attendre ici? Je ne suis pas un criminel, je me plaindrais de ce qu'on me traite ainsi!

— Personne ne vous en empêche. Mais ici chacun attend son tour.

Tout le monde riait, Picquart se fâcha davantage encore.

— Je suis le colonel Picquart et je demande à parler de suite au commissaire de service.

— Ne vous agitez pas, monsieur, ce que vous êtes en dehors de cette chambre n'a aucune importance. Ici, vous êtes un détenu comme les autres et vous devez vous soumettre au règlement.

Picquart perdit patience:

Il se mit à invectiver le policier.

— Je ne me laisserai pas traiter ainsi, je saurai me faire entendre.

Et avant que le policier ait eu temps de l'en empêcher, il se précipita dans la pièce voisine.

Il aperçut le commissaire de police derrière une grille et son secrétaire.

Le commissaire fixa d'un air hautain le colonel Picquart.

— Quel est ce bruit ? demanda-t-il d'un ton brusque.

— Je vous somme de m'expliquer tout de suite pour quoi l'on m'a arrêté. Je n'ai rien fait pour être traité de cette façon et je n'admets pas qu'on m'enferme avec des voleurs et des bandits.

Le commissaire prit ses lunettes pour mieux regarder le colonel.

Puis, il lui répondit avec un sourire ironique :

— Le rapport sur votre cas n'est pas encore arrivé, mon colonel. Nous ne pouvons pas vous interroger avant d'avoir les papiers nécessaires.

— Et en attendant, vous allez me laisser avec ces crapules...

— Il ne me reste pas d'autre possibilité.

— C'est une imprudence sans nom... s'indigna Picquart. Je me plaindrai.

— Faites-le par écrit.

— Je le ferai. Je ne pense pas que vos supérieurs, aient l'intention de me faire traiter comme un criminel...

— S'il vous déplaît d'attendre là-bas, je peux faire une exception et vous faire enfermer tout de suite dans une cellule.

— Et combien de temps devrai-je y attendre ?

— Jusqu'à ce que votre dossier soit arrivé. Je ne peux pas vous donner d'explications avant.

Picquart se crispa les poings.

— Il est inouï de voir que l'on me traite ainsi. Mais je vais...

— Vous allez vous calmer et retourner là-bas. Ou si cela vous plaît davantage, je vais vous faire mener dans votre cellule.

Et le commissaire ajouta d'un ton brusque :

— J'ai d'autres choses à faire, et je n'ai plus de temps à perdre avec vous.

Et faisant un signe à l'agent de service, il demanda à Picquart, en appuyant sur les mots :

— Que voulez-vous faire ? Décidez.

Picquart grinça des dents.

— Menez-moi dans une cellule... je ne veux pas rester plus longtemps avec ces criminels.

— C'est bien !... Menez le détenu dans la cellule numéro trois cent seize

CHAPITRE CCCXCIV

UNE ATTENTE EXASPERANTE

« Chère madame,

« J'éprouve le plus vif besoin de vous donner enfin de nos nouvelles.

« Depuis quelques mois déjà, Fritz et moi sommes revenus dans notre cher pays. L'époque où nous luttons pour la conquête de notre bonheur, où nous n'osions nourrir l'espoir de l'atteindre jamais, nous semble bien déjà loin. Souvent nous en parlons le soir, après les fatigues et le travail de la journée et il nous semble que nous avons rêvé.

« Notre amour est si grand qu'il ne connaît pas de limites. Et tout est tellement beau et harmonieux, que je désire que vous puissiez aussi être heureuse bientôt.

« Nous suivons avec le plus grand intérêt, le procès de votre mari et Fritz dit qu'on peut désormais espé-

rer une décision définitive, qui libérerait enfin votre mari.

« Comme je serais heureuse pour vous et vos enfants!

« Je pense si souvent à vous que j'en parle sans cesse avec Fritz et mon père. Nous prions toujours pour vous.

« Je suis tellement persuadée, que vous êtes sur le point d'atteindre le but, car vous avez lutté bien durement pour votre bonheur.

« Et, souvent, j'imagine que vous viendrez chez nous avec votre mari, dans notre petit village, et combien ce sera agréable.

« Car il faut que vous veniez...

« Nous ferons tout pour vous rendre la vie agréable et vous vous reposerez ici pour nous permettre de vous remercier enfin de tout ce que vous avez fait pour nous.

« Car c'est à vous que nous devons notre bonheur! Lorsque j'étais devant l'autel, aux côtés de mon mari bien-aimé, je pensais à vous avec émotion je priais afin que Dieu voie vos malheurs et y porte remède; je suis sûre que la prière d'une jeune mariée doit être exaucée et peut avoir la force de produire un miracle.

« Si je m'étais résignée, effrayée par les menaces de mon père, j'aurais perdu mon perdu mon bonheur.

« Mais, maintenant, mon père a changé: il sait que Fritz n'est pas un aventurier, qu'il était innocent et qu'il a terriblement souffert dans la légion étrangère.

« Tous les soirs Fritz lui raconte ses aventures et mon père sait maintenant que c'est un bon travailleur. Nous avons déjà acheté un petit terrain et vous voyez, chère madame, que la petite fille, qui venait si timidement chez vous, pour vous prier de l'aider, a atteint son but et qu'elle est heureuse avec l'homme qu'elle aime.

« Je vous dirai encore, que notre bonheur est sur le point de grandir encore. Vers Noël nous aurons un enfant et j'espère que ce sera un garçon. S'il en est ainsi, nous le nommerons Alfred comme votre mari.

« J'espère que cette lettre vous réconfortera un peu et vous donnera la foi dans votre prochain bonheur et la force de lutter pour celui-ci.

« Donnez-moi bientôt des nouvelles de vous, et des enfants ainsi que de M. Mathieu.

« Je vous envoie mes amitiés sincères et je resterai toujours votre reconnaissante

« Leni Luders.

« Mon mari, mes parents et mes frères vous envoient leurs amitiés. »

Lucie Dreyfus laissa tomber la lettre avec un profond soupir. Ses yeux étaient pleins de larmes.

— Comme elle est heureuse, murmura-t-elle. Si je pouvais être de nouveau avec mon Alfred...

Elle laissa sa tête dans ses mains et réfléchit. Quelle confiance dans le destin elle avait eu, lorsqu'on lui avait parlé de la nouvelle révision du procès!...

Elle n'en entendait plus parler il n'était plus question du retour d'Alfred.

C'est en vain qu'elle questionna Mathieu et Laborie.

Cette incertitude était terrible, elle la supportait avec peine.

Mais personne ne pouvait lui donner de réponse.

Laborie avait essayé de remettre l'affaire en marche, mais tous ses efforts étaient demeurés inutiles.

On avait fait mille promesses à Lucie, qui continuait à espérer de jour en jour.

Des semaines passèrent elle se demandait où elle trouverait la force de résister à cette horrible incertitude.

Comme elle enviait Leni Luders!

Elle avait lutté durement pour son bonheur, elle

avait été entraînée dans de terribles aventures. Mais le temps avait passé et tout avait été plus facile à supporter que cette attente exaspérante.

La lettre de Leni l'avait profondément bouleversée. Et elle décida de faire un nouvel effort.

Elle prit les vêtements de deuil, qu'elle portait depuis son malheur et se rendit au ministère de la justice.

Mais, il lui fut difficile d'avoir des nouvelles de son mari. Aucun des fonctionnaires ne voulait lui donner de renseignements; partout on la renvoyait.

Chacun disait que cela ne le regardait pas.

Elle était déjà tout à fait désespérée, lorsqu'elle aperçut, dans le bureau de l'avocat Dureat, qui cherchait à la renvoyer aussi, un dossier sur la table, au nom de son mari.

— Je ne partirais pas, tant que vous ne m'aurez pas dit, quand la révision du procès aura lieu.

Dureat la regarda avec agacement et répondit d'un ton ironique :

— Qui vous dit, qu'une révision aura lieu, madame ?

— Maître Laborie me l'a dit...

— Il n'en sait rien, l'interrompit Dureat. Il n'y a encore rien de décidé et il faut une décision du tribunal pour accepter la demande de révision.

— Mais, on ne peut pas refuser cette demande ?

— C'est possible... Comptez toujours sur cela.

Lucie ferma les yeux.

Elle était pâle comme la mort, car elle n'était pas préparée à une telle réponse.

Mais elle se redressa et regarda le fonctionnaire d'un air suppliant :

— Monsieur vous avez certainement entendu dire combien mon mari souffre là-bas.... Si vous pouviez lire ses lettres, vous en seriez touché, je ne peux pas vous dé-

crire les souffrances qu'il traverse.

Dureat sourit ironiquement :

— Tout cela est bien exagéré, madame. Les déportés ne sont jamais maltraités.

— Oui... je le sais... les autres déportés ont une vie plus facile, on leur rend leur sort plus agréable. Mais mon pauvre mari est traité comme une bête sauvage.

— Madame je vous prie de ménager vos paroles... l'interrompt Dureat.

Mais Lucie était si agitée que cette menace l'encouragea plutôt à continuer à protester.

— Oui, je le répète, on le traite comme une bête sauvage. Les autres peuvent s'acheter des provisions, des livres, on leur permet de lire et de travailler, dans cette solitude écœurante, mais tout est défendu à mon pauvre mari... on veut l'achever.

Dureat s'était levé. Son visage avait une expression froide et sa voix était dure, lorsqu'il dit :

— Je suis persuadé que vous n'avez aucune raison de vous plaindre, cependant, vous êtes tout à fait libre de déposer une plainte formelle au tribunal.

Lucie se mit à rire amèrement.

— Je n'ai pas de raisons de me plaindre ?

La jeune femme s'était brusquement levée, elle s'approchait de Dureat, ses yeux étincelaient de colère. J'ai des descriptions, monsieur, qui prouvent la vérité de ce que je dis. On fait un enfer de sa vie, on ne lui donne pas de nourriture saine, on l'a enfermé dans une cellule minuscule, où il doit rester nuit et jour seul, et tout cela est encore amplifié par le terrible climat des îles. N'importe qui en mourrait...

— C'est la faute de votre mari, madame.

— Ce n'est pas vrai. Mon mari est innocent et même s'il ne l'était pas, il serait inhumain de le faire souffrir ainsi, maintenant qu'il a expié sa faute et qu'on de-

vrait le traiter comme les autres déportés. Mais on lui prend jusqu'à la possibilité de se plaindre. Aujourd'hui encore on le considère comme le coupable, mais nous réussirons à le délivrer... Et il sera à son tour l'accusateur de ceux qui l'ont injustement persécuté. Enfin on lèvera les masques et le peuple saura...

— Madame, je vous défends de continuer... vous êtes ici dans un lieu officiel.

— Je le sais, et c'est bien pour cela que je parle. Où donc me plaindrais-je sinon ici?

— Vous ne pouvez vous plaindre que si vous avez des preuves...

— Des preuves?... Comment puis-je avoir des preuves, si on intercepte les lettres de mon mari? Si je n'avais pas été moi-même là-bas, et si je n'avais pas entendu ses amis, me dire quel est son sort, je n'aurais pas cru à tout ce qu'on raconte. Mais je sais que cela correspond à la vérité et je demande qu'on cesse de le traiter ainsi.

Dureat haussa les épaules.

— L'affaire doit suivre son cours réglementaire, madame.

— Mais vous laissez volontairement traîner cette affaire.

— Je crois, qu'il vaudrait mieux en rester là, madame.

— Parce que vous ne voulez pas entendre la vérité.

Dureat devenait de plus en plus hautain.

— Votre agitation excuse votre langage, madame, dit-il froidement, je ne veux tenir aucun compte, les femmes sont toujours irréponsables dans la colère...

— Je sais très bien ce que je dis, et je saurais en supporter les conséquences.

Dureat se détourna.

— Je voudrais vous éviter ces conséquences, ma-

dame, mais je vous prévien, que vous ne changerez rien à la situation avec de telles scènes au contraire, vous indisposerez tous ceux qui étaient pour vous.

— Mais il faut que je parle, j'essaie de tout, pour mettre en marche cette affaire. Vous ne savez pas ce que je souffre. Pensez à mes pauvres enfants. Si vous aviez du cœur, vous m'aideriez, au lieu de me renvoyer ainsi.

Dureat fit un geste vague des deux mains.

— Je ne peux rien faire pour vous, madame, dit-il, je dois exécuter les ordres que l'on me donne et attendre. Croyez-moi, il vaut mieux terminer là notre conversation.

Lucie se leva.

Ses lèvres se crispèrent; mais, courageusement, elle avala ses larmes.

On la renvoyait donc de nouveau, sans lui donner le moindre espoir.

Elle regrettait presque de s'être laissée emporter. Peut-être aurait-elle obtenu plus en suppliant Dureat.

Maintenant, il était trop tard.

Sa fierté lui défendait d'adresser une prière à cet homme; elle le salua froidement et partit.

Mais son cœur était lourd, si lourd, qu'elle aurait voulu s'asseoir sur les marches du grand escalier pour pleurer.

Tous ses espoirs s'anéantissaient. Le mur qui la séparait de l'homme aimé, semblait grandir chaque jour, elle ne croyait presque plus à un bonheur possible.



La jeune femme s'était brusquement levée...
(Page 2798).

CHAPITRE CCCXCV

SOMBRES INTRIGUES

La vie était devenue triste pour Olaus de Groot. Ses journées étaient remplies d'agitation et de craintes.

Juliane avait une forte fièvre et le docteur Bernhagen avait constaté un choc nerveux.

Des ombres planaient sur la maison du jeune couple, jusqu'à présent si pleine de joie et de bonheur.

Mlle Van Aglerberg, qui ne quittait pas Juliane, essayait de consoler Claus :

— Tout cela va s'arranger, votre femme guérira et elle oubliera ce terrible accident.

Mais il en doutait. Tout cela comme un cauchemar lui pèsera sur l'âme et jamais plus elle ne serait gaie et heureuse comme auparavant.

Lorsque le docteur Bernhagen vint, il constata que l'état de la malade était toujours le même, et dit à Claus :

— Il faut avoir de la patience... de tels chocs nerveux ne se guérissent pas d'un jour à l'autre.

— Je le sais. Mais dites-moi comment vont vos malades à l'hôpital?

— Koma est très mal... elle a perdu beaucoup de sang.

— Est-ce qu'on la soigne bien, docteur?

Bernhagen haussa les épaules.

— On fait ce qu'on peut; ce n'est pas grand chose vous le savez bien.

— Mais, puis-je faire quelque chose pour elle?

— Vous pourriez toujours essayer de lui rendre l'hôpital un peu plus agréable.

— J'irai aujourd'hui là-bas et je lui demanderai ce qui lui ferait plaisir...

— Voyez donc aussi l'ouvrier blessé; il est de votre plantation. Le pauvre diable va probablement mourir..

— Qui est-ce? demanda Claus.

— Castyl...

— Seigneur! il a une femme et cinq petits enfants s'il meurt, ils se trouveront dans la misère...

— Oui, et tout cela à cause de Savou...

Claus protesta:

— On ne peut pas dire cela, docteur, car on ne peut pas lui reprocher un crime qu'il a commis en pleine folie.

Le docteur regarda autour de lui, avant de répondre.

— Personne ne peut nous entendre ? demanda-t-il à voix basse.

Claus secoua négativement la tête, mais dit:

— Allons plutôt dans mon bureau.

— J'ai très peu de temps...

— Oh! restez quelques instants, pria Claus en lui offrant une chaise.

— Voici ce que je voulais vous demander, monsieur:

Etes-vous convaincu qu'on ne peut pas reprocher son crime à Savou ?

— On ne peut pas appeler cela un crime, docteur...

— Je crains que si. Il me semble que Savou a feint cette crise de folie.

De Groot sursauta :

— Ce serait terrible... pourquoi pensez-vous cela ?

— Je ne vois aucun des signes qui accompagnent habituellement les crises de ce genre. Ordinairement, ces malades ont des crampes et meurent d'une faiblesse au cœur. Mais Savou est parfaitement lucide et ne songe pas à mourir.

— Mais pourquoi a-t-il feint cette crise ?

— Il faudra qu'il l'avoue devant le tribunal.

— Vous voulez le faire passer devant le tribunal ?

— Naturellement... Je voulais déjà l'amener à l'infirmerie de la prison, mais je l'ai laissé encore à l'hôpital. Je veux l'observer pendant quelques jours et je l'interrogerai moi-même. Je crains que ce ne soit Koalwink, qui ait voulu vous jouer un tour. Et je suis sûr que Koma le savait. Elle a suivi secrètement votre femme lorsque celle-ci quittait la maison.

Claus demanda avec effroi :

— Vous croyez que Koma est dans le complot ?

— Non, elle a dû en entendre parler et elle a voulu sauver votre femme.

Claus passa la main sur son front :

— Mon Dieu,... si tout cela est vrai, docteur je dois ma vie pour la deuxième fois à Koma. Car si ma femme était morte, je ne l'aurais pas survécu.

— Oui, heureusement Koma l'a sauvée et espérons qu'elle vivra, elle aussi. Seulement elle restera défigurée pour toute sa vie, le kriss de Savou lui a coupé toute la moitié gauche du visage.

Claus fut très ému.

— Il faut tout faire, pour aider cette pauvre femme. Je vais tout de suite trouver Koma pour la remercier et pour voir ce que je peux faire pour elle.

Le docteur se leva et Claus l'accompagna à la porte.

— Vous venez avec moi ? demanda Bernhagen.

— Oui, tout de suite, je veux seulement voir, comment va ma femme.

Il entra dans la chambre de la malade.

Juliane avait les yeux fermés.

— Elle dort... dit mademoiselle Aglerberg.

Claus se pencha vers la dormeuse, qui ouvrit soudain les yeux et le regarda en souriant.

— Comment vas-tu, Juliane ?

Elle essaya de lever une main :

— Bien ! murmura-t-elle... ne t'inquiète pas pour moi...

Claus caressa ses cheveux.

— Je vais te quitter un instant, Juliane ; je vais voir comment va Koma.

Juliane le regarda d'un air étrange.

Puis elle dit :

— C'est... vas la voir et dis-lui, que je la remercie.

Claus lui baisa la main et



Les deux hommes se rendirent en silence à l'hôpital.

Claus réfléchissait à tout ce que le docteur lui avait dit.

Cela l'affolait de penser que la haine de Koalwink était si féroce, qu'il ne voulait pas seulement le tuer, lui, mais qu'il s'attaquait même à la vie de Juliane.

Il sentait qu'il n'aurait plus de tranquillité, qu'il tremblerait constamment pour sa femme.

Lorsqu'il entra à l'hôpital, il demanda :

— Qu'en pensez-vous, docteur, j'avais l'intention de parler moi-même à Savou. Peut-être se confessa-t-il à moi ?

Bernhagen l'interrompit avec vivacité :

— Ne faites pas cela, mon cher. Pour avoir des aveux de Savou il faut être bien habile et je sais mieux traiter ces malais que vous. Ne parlez même pas à Koma de mes soupçons, il vaut mieux feindre la crédulité. Al-lons, je vais vous montrer la malade.

Il ouvrit la porte de l'infirmerie et laissa entrer de Groot. Koma était couchée sur un lit étroit, la tête bandée.

Elle le regarda surprise :

— Vous venez me voir, maître ?... dit-elle bouleversée.

— Je voulais voir comment tu étais soignée.

— Très bien, maître... Claus regarda l'infirmerie, où les lits étaient serrés les uns contre les autres. Puis il demanda à Koma :

— Ne serais-tu pas mieux dans une chambre pour toi seule ?

Elle réfléchit.

— Ce n'est pas possible, maître, dit-elle enfin.

— Mais si, Koma, je parlerai au docteur. On te mettra dans une autre chambre et tu auras une meilleure nourriture.

— Non, maître, ne faites pas cela. Je préfère rester ici. Rien ne me manque, on me soigne très bien.

— Mais, je voudrais qu'on prenne encore plus de soin de toi.

Elle le regarda d'un air suppliant :

— Laissez-moi ici, maître ; sinon les gens bavarde-

ront et tous ceux qui me veulent du mal, m'envient déjà assez pour la place que j'ai dans votre maison.

— Tu t'imagines cela, Koma !

Mais elle insista :

— Je le sais mieux que vous, maître. Et aussi a cause de Savou je ne voudrais pas qu'on dise que vous vous occupez de moi.

D'une voix presque éteinte, elle ajouta :

— J'ai peur de Savou, maître.

N'était-ce pas là une preuve évidente qu'elle ne croyait pas à la maladie de Savou ?

— Savou est très malade, Koma ?

Elle ne répondit pas et il ne peut plus tirer un mot d'elle.

Les yeux fermés, les lèvres serrées, elle resta immobile.

Lorsque Claus lui dit, que sa femme la remerciait, un sourire triste glissa sur ses lèvres pâles.

Le docteur Bernhagen entra et demanda à la jeune malade comment elle se trouvait.

Sans ouvrir les yeux, elle répondit dans un souffle :

— Très bien, docteur.

Bernhagen fit un signe à de Groot :

— Partons.

En quittant l'infirmerie, Claus raconta au docteur ce que Koma avait dit.

— Eh bien, je vous le disais. Elle sait la vérité. Mais a-t-elle témoigné contre Savou, ce n'est pas très sûr. Je ne le crois même pas. Je vous proposerais plutôt d'aller avec moi chez le directeur, il serait bon d'en causer à Aglerberg.

Claus acquiesça :

— Je suis curieux de savoir comment il envisage cette histoire.

Ils trouvèrent Van Aglerberg au comptoir.

Le docteur lui expliqua ses soupçons.

— Je suis de votre avis, dit le directeur, et je pense qu'il nous sera facile de savoir s'il en est vraiment ainsi. On va les pendre tous les deux.

Bernhagen hocha la tête.

— J'espère que nous y arriverons. Ce ne sera pas si facile que vous pensez, mais on doit tout essayer pour avancer lentement.

Van Aglerberg approuva le docteur et après une longue délibération le docteur décida de faire amener Savou le lendemain à la prison.

Van Aglerberg n'était pas de cet avis.

— Lorsque Koalwink apprendra cela, il devinera que nous avons des soupçons et il disparaîtra.

— Il ne saura rien, je m'en charge.

Van Aglerberg haussa les épaules et regarda de Groot d'un air interrogateur.

Celui-ci ne dit rien.

Qu'aurait-il pu dire ?

Il lui aurait été facile de se défendre, contre une attaque directe, mais il se sentait impuissant contre cette haine cachée, qui se servait de moyens diaboliques.

Il avait l'impression ou de lutter contre des forces mystérieuses et invincibles.

CHAPITRE CCCXCVI.

UNE NOUVELLE MISSION

Le colonel du Paty ne croyait pas aux remords d'Amy Nabot.

D'après lui, elle s'était laissée entraîner par sa haine contre le colonel Henry et son désir de se venger de lui.

Elle ne s'arrêtait même pas devant la mort.

Avec quelqu'un capable d'éprouver des sentiments si bas, il ne fallait garder aucun ménagement, se dit du Paty. Et il résolut de ne pas donner de ses nouvelles à Amy.

— Elle se tranquillisera ! pensa-t-il.

Sa menace de l'accuser devant le tribunal, n'était certainement pas sérieuse, car elle était en même temps trop intelligente et trop lâche pour se nuire à elle-même.

Aussi n'entreprit-il rien.

Amy attendait tous les jours les renseignements promis par lui. Son inquiétude augmentait de jour en jour, car la vie qu'elle menait lui paraissait intenable.

Le peu d'argent qu'elle avait reçu en échange de sa bague était déjà dépensé.

Elle n'avait plus de linge, ni de robes, et elle pensait

avec horreur, à ce qu'elle ferait, lorsque la robe qu'elle portait serait usée.

Elle ne voyait aucune possibilité de trouver du travail et si la vie continuait ainsi, elle serait forcée de mendier.

Madame Etienne ne pouvait pas l'aider et elle ne connaissait personne, qui aurait pu lui avancer une somme suffisante pour la tirer d'embarras.

Si on n'avait pas arrêté Picquart, elle aurait peut-être trouvé un appui en lui.

— Je suis venue à Paris avec les meilleures intentions, pensait-elle amèrement, et maintenant je me sens libre de tout scrupule, car on ne veut pas m'aider. Maître Laborie lui-même croit que je ne parviendrais pas à sauver Dreyfus en me présentant au tribunal ; il vaudrait mieux se résigner.

L'inquiétude pour sa vie personnelle l'aissait.

Et, un jour, elle se décida de se présenter à l'Etat-Major.

Comme la première fois, on l'introduisit dans le bureau du colonel du Paty.

Il feignit une grande joie de la revoir.

— Vous venez juste à temps ; mademoiselle. Je n'ai pas pu faire quoi que ce soit pour vous, malgré ma meilleure volonté ; il est plus difficile que vous ne le croyez d'avancer dans cette affaire.

Amy Nabot fit un geste de la main et répondit d'un ton résigné :

— Je le pensais.. n'en parlons plus.

— C'est mon avis, mademoiselle... Et je voudrais vous conseiller, de ne pas vous tracasser ainsi.

Amy était trop intelligente pour croire que du Paty lui donnait conseil sans un motif égoïste.

Elle apercevait sur son visage une expression de profond contentement et se dit, aussitôt qu'il était très

satisfait de voir la façon dont elle paraissait prendre son échec.

Un sourire aimable apparut sur le visage hautain du commandant et il lui dit :

— Ecoutez, mademoiselle, j'ai quelque chose à vous annoncer : nous avons une mission très intéressante pour vous.

Du travail... Justement elle était venue pour en demander.

C'est-à-dire de l'argent.. beaucoup d'argent. Assez, pour pouvoir s'acheter des robes et du linge et vivre selon ses désirs pendant quelque temps.

Elle se réjouissait de cette offre, mais elle ne laissa pas voir sa joie à du Paty.

— Je ne sais pas encore si je pourrais accepter ce travail, dit-elle avec hésitation, cela dépend de la mission et aussi du salaire.

— Le salaire est brillant, mademoiselle.

— Eh bien, donnez-moi des détails.

— Il s'agit d'une mission en Russie. Vous n'y êtes encore jamais allée ?

— Non.

— Mais seriez-vous disposée à y aller ?

Amy Nabot fit de la tête un signe affirmatif.

— Bon, je veux bien y aller. Peu m'importe l'endroit où il faut aller, pourvu que j'aille en mission.

— C'est très bien mademoiselle, je suis content que nous soyons d'accord. Vous ne serez pas seule, car on vous mettra en relation avec un homme qui travaillera avec vous.

— Qui est cet homme ?

— L'agent secret Romulus de Lepinski. Je ne sais pas si vous avez entendu parler de lui ?

— Non, jamais... Monsieur Lepinski se trouve actuellement à Paris ?

— Non, il est à Tiflis. Vous allez le rejoindre là-bas et il vous donnera les instructions nécessaires. D'ailleurs, il vous connaît.

Amy regarda avec surprise du Paty :

— Il me connaît ? C'est curieux.

Du Paty sourit :

— Ce n'est pas aussi curieux que vous le pensez, mademoiselle. Lepinski travaille depuis des années pour l'Etat-Major et il vous a souvent vue ici. Naturellement il a deviné tout de suite, que vous faisiez le même métier que lui et comme vous êtes très belle, il s'est souvenu de vous. Je suis sûr, que vous vous entendrez très bien avec lui. Lepinski est très habile, mademoiselle, presque aussi habile que vous et j'espère qu'à vous deux vous réussirez brillamment.

— Jusqu'à présent j'ai toujours réussi, sans que quelqu'un m'ait aidé.. dit sèchement Amy.

— Vous avez raison, mademoiselle, et nous vous en sommes très reconnaissants. Mais cette fois-ci, vous devez consentir à travailler avec monsieur de Lepinski.

— Cela m'est indifférent, mais dites-moi, je vous prie, de quoi il s'agit.

— Je n'y suis pas autorisé, mademoiselle, monsieur de Lepinski vous le dira, lorsque vous le rencontrerez à Tiflis.

— Bien, et puis ?

— Nous allons vous payer maintenant vos frais de voyage et votre salaire vous sera envoyé à Tiflis, sous une fausse adresse qu'on vous apprendra là-bas.

Amy le fixa et dit lentement :

— Tout cela est bien mystérieux, colonel.

Il haussa les épaules.

— Ce sont les ordres mademoiselles, je n'y puis rien changer.

— Enfin, cela ne me regarde pas, je suis décidée à accepter cette mission, mais je dois poser une condition. j'ai besoin d'une avance sur mon salaire.

— On vous payera les frais de voyage.

— Cela ne me suffit pas. J'ai besoin de trois mille francs. Pouvez-vous me les donner ?

Du Paty la regarda avec étonnement :

— Vous êtes bien exigeante aujourd'hui mademoiselle.

— Je ne suis pas dans une situation qui me permette de ne pas l'être. Votre collègue, le colonel Henry, m'a pris tout ce que je possédais et je dois tout acheter, même des malles. Cela coûtera quelques milliers de francs.

Elle remarqua son hésitation et ajouta :

— Si je reste à Paris, j'irais à la police réclamer mes bagages qu'il m'a volés.

Du Paty sursauta et s'empessa de répondre :

— Vous devez bien comprendre que ce n'est pas une misérable question d'argent, mademoiselle qui peut vous faire refuser ma proposition.

Et il se leva :

— Excusez-moi un instant, dit-il je dois en parler à mon chef.

Amy jubilait intérieurement, elle s'efforçait de ne pas laisser voir son contentement.

Du Paty reparut et dit, en souriant aimablement :

— Eh bien, mademoiselle, j'ai tout réglé. Nous allons vous payer les frais du voyage, qui s'élèvent à huit cents francs et nous vous donnerons une avance de trois mille francs. Voulez-vous me donner une quittance de cette somme, mademoiselle.

Elle signa la quittance, qu'il avait déjà préparée et prit d'une main tremblante les billets de banque.

Cela la débarrassait de tous soucis.

Désormais, elle pourrait dormir tranquillement.

Du Paty lui dit qu'elle devait partir le jour suivant et il lui donna les renseignements nécessaires pour le trajet et les trains à prendre.

Amy inscrivit tout dans son petit carnet de poche, et prit congé du colonel.

Dans la rue, elle monta dans une voiture et se fit conduire sur les grands boulevards, où elle acheta tout ce dont elle avait besoin.

Lorsqu'elle arriva l'après-midi dans son appartement, madame Etienne la reçut avec un visage radieux :

— Je ne voulais pas en croire mes yeux, mademoiselle, dit-elle, lorsque toutes ces belles choses sont arrivées et qu'on m'a dit, que tout cela était pour vous. Que vous est-il arrivé ? Comment avez-vous pu acheter tout cela ?

— Ne me demandez rien Madame.. répondit Amy en riant, faites plutôt du café, j'ai apporté des gâteaux.

Madame Etienne courut dans la cuisine ; elle était très contente, qu'Amy eut reçu de l'argent, car sa note était assez importante.

Et la bonne femme n'osait presque plus espérer être payée.

Tout en faisant le café, Mme Etienne ne cessait de se demander d'où venait tout cet argent ? Comment Amy Nabot avait-elle pu acheter toutes ces belles robes ?

— Enfin, cela ne me regarde pas, se dit-elle en haussant les épaules, pourvu qu'elle ait tout ce qu'il lui faut et qu'elle puisse payer sa note.

Lorsqu'elle entra dans la chambre d'Amy, celle-ci avait dispersé ses robes et son linge sur le lit et les chaises. Madame Etienne était muette d'admiration devant tant de richesses.

Il lui offrit des gâteaux et toutes deux s'assirent devant la table pour boire le café.

— Comme je suis contente !.. s'écria madame Etienne, en considérant Amy avec un sourire admiratif. ces choses-là n'arrivent qu'à vous, mademoiselle. J'étais tellement anxieuse pour vous, tous ces temps-ci, et voilà que, d'un coup, tout vos soucis se sont envolés. Vous ne savez pas, combien je suis heureuse que vous soyez près de moi, ma petite Amy.

Amy posa sa main sur celle de madame Etienne :

— Je ne pourrais plus rester, madame, je pars demain...

— Demain ? Vous devez vraiment partir demain ?

— Oui, madame, j'y suis forcée.

Et pour qu'elle n'insiste plus, Amy lui montra le linge qu'elle avait acheté, mais madame Etienne restait pensive ; elle était devenu soudain très triste.

Lorsqu'Amy lui demanda de l'aider à faire ses malles elle s'y prêta de mauvaise grâce.

— J'étais si contente, lorsque toutes ces choses sont arrivées je m'imaginais que nous allions passer de si belles journées, ensemble, et maintenant vous me quittez...

— Je reviendrai madame... lui dit Amy pour la consoler.

— Oui, mais Dieu sait quand... J'attendrai peut-être longtemps. Où allez-vous donc ?

Amy feignit de ne pas entendre cette question.

Elle décida de sortir, car elle ne pouvait pas supporter les questions de madame Etienne et sa tristesse l'oppressait.

Elle voulait s'amuser ce dernier soir qu'elle passerait à Paris.

Elle dîna tôt, se vêtit d'une de ses robes neuves et sortit.

Il était huit heures du soir.